

LE THÉÂTRE

1922

15

Saül, drame en cinq actes, par M. André GIDE
(au théâtre du Vieux-Colombier).

On a coutume de répéter que M. André Gide est le plus ondoyant des hommes. Mais voici *Saül* qu'il composa en 1898 et qui pourrait être son ouvrage de cette année. Sa pensée fait moins songer à une eau courante qu'à un remous autour d'un obstacle secret.

Et d'abord dans *Saül*, M. André Gide a découvert déjà le style qui n'est qu'à lui : il s'établit à ce confluent où la prose insensiblement devient poésie. A le lire de près, nous découvrons que le texte de *Saül* est envahi de vers encore en chrysalides ; et quelques-uns naissent soudain, incomparables. Le plus grave reproche que nous puissions adresser à Copeau, qui tenait le rôle du roi hébreu, est de ne pas nous avoir rendu sensibles ces éclosions de vers raciniens. Nous pourrions disposer, comme un poème, telles scènes du drame :

Je m'use à demeurer silencieux
Depuis que je me tais, mon âme se consume.

Ils veulent savoir mon secret,
Et je ne le sais pas moi-même.

Comme un oiseau se heurte aux barreaux de sa cage,
Il est monté jusqu'à mes dents.

Que ne suis-je avec lui
Près des ruisseaux, gardeur de chèvres?
Je le verrais, le long du jour.

Que ne suis-je égaré dans l'ardeur du désert,
Comme jadis, hélas ! chercheur d'ânesses ?

Si une telle musique ne nous put défendre contre un malaise, parfois lourd, c'est que, presque toujours, le poète est puni d'emprunter son sujet à l'Écriture, à moins qu'il ne s'y risque avec cette révérence de l'auteur, dévot d'*Esther* et d'*Athalie*. Même *Booz endormi*,